

L'AUTEUR ET SON TRADUCTEUR : UNE RELATION IMPOSSIBLE ?¹

En quelques mots ou en quelques lignes, j'ai exprimé, par ci, par là, mon opinion sur la relation entre le traducteur et l'auteur qu'il traduit. Cette « opinion » résultait en fait d'une « impression ». Et cette impression me disait que, lorsqu'il s'agit d'une traduction *littéraire* (l'autre type de traduction a un régime différent, quoique, oserais-je dire, non pas tout à fait différent), cette relation ne saurait être, dans son essence, que mauvaise, complètement dépourvue de rendement, à même d'engendrer des blocages. Je l'avais appris m'étant trouvée dans les deux positions : comme auteur dont on avait traduit divers poèmes dans quelques revues, mais également comme traducteur qui, dans des circonstances que j'avais créées moi-même ou qui étaient le fruit du hasard, avait échangé des points de vue avec l'auteur sur un texte (littéraire) qu'il avait rédigé et que j'étais en train de traduire.

J'essaie ici et maintenant, de construire, à partir de cette impression tenace, récurrente, d'esquisser le plan d'une démonstration, ou plutôt d'une explication, une première réponse à la question : pourquoi la collaboration entre l'écrivain et son traducteur est-elle toujours (existerait-il des exceptions ? probablement oui, car il y a des exceptions dans toutes les activités humaines et dans tous leurs produits) vouée à un échec – dirais-je – total ?

L'impact de la réponse (de cette première réponse) que je donne est d'autant plus fort que notre impulsion, notre réflexe basé sur une sorte de bon sens commun, est d'être sûrs qu'une collaboration entre auteur et traducteur ne peut être que fructueuse, c'est-à-dire capable de produire les meilleurs résultats. Je me dois de préciser, puisque ce « notre » que j'ai utilisé n'est peut-être pas suffisamment explicite : le traducteur lui-même, y compris quand il a une certaine expérience concernant la mauvaise collaboration avec l'auteur qu'il traduit, devient conscient seulement après une réflexion (tant soit peu soutenue) du phénomène sur lequel nous nous penchons ici, associant ce qui lui arrive à une circonstance malheureuse, ayant, autrement dit, la tentation irrépressible de fuir l'évidence qui montre clairement que ce qui lui arrive, n'est pas de l'ordre du particulier mais du général, qu'il n'est pas *déterminé* par la manière d'être plus ou moins « difficile » de l'auteur par rapport à son traducteur, mais par des lois qu'il est presque impossible de dépasser, sous l'incidence desquelles tombe la collaboration des deux. J'ai fait la précision, qui a nuancé l'idée : « qu'il est presque impossible de dépasser », car je pense,

¹ Irina Mavrodin, « Autorul și traducătorul său », in *Despre traducere : literal și în toate sensurile*, Editura Fundația Scrisul Românesc, Craiova, 2006, pp. 32-35.

néanmoins, qu'un auteur très intelligent, très sensible à ce type de problématique, un auteur qui éventuellement a fait lui-même des traductions, ayant y compris une collaboration avec l'auteur qu'il a traduit, pourrait dépasser la situation contrôlée par les lois dont je parlais ci-dessus, notamment par des « compromis » répétés.

Des COMPROMIS – je crois avoir écrit le mot-clé de cet essai – qui sont liés à la nature même de la traduction. Ce que je veux dire par cela ? Le traducteur, c'est-à-dire celui qui *accomplit* dans tout ce qu'elle a de plus concret, de plus matériel, la traduction, sent tout le temps qu'il s'inscrit dans un *relatif* qu'une bonne option pour résoudre, pas à pas, la traduction, pourrait être celle-ci, mais une autre en pourrait être aussi celle-là. Il sent également que – et du sentiment on arrive peu à peu au savoir – quelque satisfaction qu'il puisse avoir à propos de son option (de sa solution) il reste à tout moment avec une insatisfaction, car entre lui et le texte traduit il existe une barrière que personne et rien ne pourra transgresser : *la structure différente* des deux langues. Ceci signifie tout d'abord leur *sonorité* différente. Ensuite, leur ordre de mots différent. Et mille autres choses qui sont à la base de leur différence, même quand, tel que nous le pensons à propos du français et du roumain (les langues dans lesquelles je travaille comme traducteur), il nous semble qu'elles se ressemblent beaucoup. Or, cette ressemblance est bien trompeuse, à commencer, comme je disais, par la sonorité (il existe en français des sons inexistantes en roumain et bien difficiles à prononcer par un Roumain), par la manière dont sont accentués les mots et sont prononcées les phrases, par la longueur des mots etc. etc.

L'auteur, à la différence du traducteur, a la tendance de se placer dans l'absolu, il aimerait que sa traduction soit l'image en miroir de son propre texte, aussi tout compromis le rend-il mécontent, car la manière dont son texte continue à vivre au tréfonds de son être est tellement tyrannique, tellement absolue, qu'il associe tout compromis qui est nécessaire à une défiguration du texte, à une absence de savoir-faire de la part du traducteur.

J'ai eu l'occasion d'assister au déroulement de telles collaborations – et je fais référence aux collaborations avec de très bons traducteurs. Pour le dire dans des mots plus simples : l'auteur empêche en fait le traducteur de faire son travail, le perturbe, le fait sortir à tout moment de ce système linguistique et littéraire qu'est la traduction en train de se faire, en lui opposant un « non » permanent, qui mène – pourrait mener – à un blocage, sinon à un désaccord ou à une rupture entre les deux.

Le lecteur « innocent » s'imagine que le traducteur a besoin des explications de l'auteur, car il pourrait lui dire de manière plus exacte « ce que signifie » tel mot ou telle phrase, ce que l'auteur a voulu dire par ceci ou par cela. Rien de plus faux. Le traducteur doit poser des questions seulement au texte qu'il traduit et attendre des réponses seulement de sa part. D'ailleurs, dans

la plupart des cas, il n'existe aucune autre possibilité, l'auteur étant déjà mort ou impossible d'être contacté.

Une sorte de bon instinct m'a toujours fait éviter de contacter, au sujet de la traduction, l'auteur que je traduisais. J'ai épargné, je pense, l'énerverment, la confusion et le sentiment d'un échec absolu qui, peut-être, aurait mis un terme définitif à mes tentatives ultérieures de traduire de la littérature.

Une fois, une seule fois, je suis allée chez le traducteur que je traduisais. C'était Cioran, c'était *Précis de décomposition*. Dans la décision que j'ai prise, j'ai été fortement influencée par le fait que Cioran était, pour les Français, « le plus grand styliste français du XX^e siècle »², mais également par le fait qu'il avait écrit en roumain, avant le livre que je traduisais, cinq autres livres importants. Il pouvait donc envisager les choses d'une double perspective. Ma chance a été immense : Cioran, qui avait autrefois essayé lui-même de traduire Mallarmé en roumain, m'a dit qu'il me faisait pleinement confiance, et qu'il ne voulait se lire dans ma version qu'une fois la traduction publiée.

L'écrivain et son traducteur : une relation impossible, à une seule exception (quand il s'agit d'une circonstance heureuse) : l'autotraduction (l'écrivain qui traduit lui-même son œuvre).

(Traduit du roumain par Raluca-Nicoleta BALAȚCHI³)

Note : Contribution réalisée dans le cadre du programme CNCS PN-II-ID-PCE-2011-3-0812 (Projet de recherche exploratoire) *Traduction culturelle et littérature(s) francophone(s) : histoire, réception et critique des traductions*, Contrat 133/27.10.2011.

² En français dans le texte (N.T.)

³ Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, Roumanie, raluca2@yahoo.fr.